

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite)

Jeudi 18 [septembre 1941], Issoudun.

Belle journée en compagnie du maître [Romain Guignard]. Il me raconte les journées de juin 40, le bombardement (j'ai vu hier matin les ruines du joli musée), sa dictature pour organiser les services d'aide aux réfugiés. Vers la fin de l'année, le préfet est venu le voir pour lui offrir la mairie ; il constitue une manière de triumvirat, puis, après de multiples tractations à Vichy, c'est Ch. qui devient maire et propose à G. (qui refuse) le poste de premier adjoint.

Une de ses réformes aurait consisté à rendre à toutes les rues, même à la rue Balzac, leurs noms anciens. D'où des protestations indignées des bien-pensants : « *Quoi, l'avenue de Verdun, le vainqueur de Verdun...* » Nous allons, l'après-midi, chez le vigneron de Saint-Denis, puis visitons le magnifique château de Bonneval, que je ne connaissais que du dehors, où un délicieux Le Nain.

Je suis amusé de le voir acheter en bloc tout ce qu'il a pu trouver comme livres de Gide, dont il vient de lire le *Journal* et le *Grain*. Il en parle avec de grands éloges. Ainsi, l'y voilà venu !

*

Marseille, 20 septembre.

C'en est fini des gens qui me demandent ce qu'on pense en zone libre ; ici commence le jeu inverse.

Reçu avec une amitié touchante et chaleureuse ; on était inquiet pour mon passage de la ligne. Ballard me saute au cou. Je revois Schlumberger et, avec une grande joie, Émilienne M. Raté d'un jour une causerie de Valéry sur ses divers états du *Narcisse*. Il devait venir déjeuner chez les Ballard, mais il est fatigué et prévient qu'il ne sortira pas. Je mange donc seul le déjeuner de l'académicien. Le soir, dîner avec le D^r Dufour sur la terrasse du Club Nautique.

Dimanche 21.

Café chez les Ballard, où Schlumberger et Odette. Je remonte aux *Cahiers* pour écrire à Souvigny, puis vais prendre les Ballard que j'accompagne à la maison de Mlle F[ournier] chez qui loge Valéry. C'est lui qui vient ouvrir, vêtu d'un étonnant costume d'intérieur bordeaux et couvert d'une ample pèlerine écossaise aux couleurs vives. Entretiens sur le balcon qui domine le petit bassin de Saint-Victor. Qu'en dire ? Il faudrait tout retenir de ces causeries détendues aux sujets multiples. Valéry disserte très savamment sur les particularités d'une épée, à propos de la sienne qu'il a dessinée ; des enlaidissements de Paris ; de la diffusion du Symbolisme hors de France ; de l'excellence des poètes français précurseurs de Racine, et dont Ronsard lui semble être le prince. Il lit une scène comique de *Henri V* où Shakespeare écrit directement en français ; dit avoir connu à Londres un Anglais qui avait été l'élève de Verlaine, et connaissait les mots les plus grossiers de notre langue. Il décrit aussi minutieusement la fabrication du feutre pour les chapeaux des académiciens. Heures enchantées. Rien de moins intimidant que ce grand homme authentique.

Beaucoup plus décollé que Gide, plus marqué ; et abîmé ces jours-ci par les trop bons repas que lui offrent ses dévots : son estomac parisien ne supporte plus la langouste.

Lundi 22.

Tout l'après-midi à la Foire, où une causerie de Giraudoux sur l'urbanisme, dont il est devenu le grand maître. Il est aussi désagréable de l'entendre parler de « *notre chef suprême* » que de le voir critiquer, avec l'ironie et la justesse qu'on imagine, un régime dont il a si largement profité. Je me sens beaucoup plus à l'aise devant le remarquable exposé de Baudoin sur les futurs travaux de Marseille.

Dîné avec Schlumberger et Breitbach. Le vieux Sch., assez éteint, nous quitte tôt ; je reste longtemps à causer dans la chambre de Breitbach, méchant et drôle ; des considérations sur l'ami Sch. et des confidences auxquelles il me déplaît de croire.

Mardi 23.

Chez les Ballard, où Valéry, Armand Guibert et le censeur Massat. Valéry aime cet entourage à ses pieds de jeunes femmes, qui le savent et font les chattes pour obtenir quelques lignes sur un bouquin qu'elles ne liront pas. Il se prête au jeu et, sans doute, s'en amuse. Il y avait dans *Le Figaro* d'aujourd'hui un très mauvais portrait de lui par Grossmann : quelle rencontre !

Je passe à la Radio pour voir Claude Roy, dîne avec Hélène, à qui je lis le début des *Morceaux choisis* ; mais je crains qu'elle ne soit une auditrice d'emblée trop favorable.

*

30 septembre.

Très bien, hier soir, le vieux Schlumberger, qui vient me demander des tuyaux pour le passage de la ligne, et avec qui je dîne chez Pascal ; beaucoup plus en forme que la semaine passée. Est-ce l'idée du voyage aventureux qui l'excite ? Je le fais parler abondamment sur ses premiers livres, surtout sur *L'Inquête Paternité*, que j'ai relu avec une vive satisfaction en allant à Porquerolles et dont il me raconte la publication (je note cela ailleurs).

Venant à parler de Gide, et en pensant à ce que disait Breitbach, je lui demande : « *Serez-vous un exécuteur fidèle ?* » Et lui, avec ces mines de vieille dame et ces hésitations si réjouissantes et si caractéristiques, me répond : « *Vous savez... Il y a des questions d'opportunité... Il n'est pas permis d'empoisonner la vie entière d'un homme pour une simple indiscretion...* » Il pense, j'imagine, à lui-même tout le premier.

Madeleine Gide, la dernière fois qu'il l'a vue à Cuverville, l'année de sa mort, lui a parlé du « *génie* » de son mari, qui devait faire oublier tout le reste : c'était la première fois qu'elle parlait ainsi.

Indifférence absolue de Gide au ridicule. À Londres, il reprochait à Madame Mayrisch et à la Petite Dame qui l'accompagnaient de se faire remarquer par leur allure, quand c'était sur lui qu'on se retournait.

Une fois de plus, la modestie poussée à l'extrême devient une forme de l'orgueil. Je découvre un Schlumberger très soucieux de marquer son indépendance à l'égard de Gide, l'excellence de telle partie de son œuvre.

Le rôle de mémorialiste que je déplorais qu'il n'ait pas tenu, il s'y est refusé beaucoup moins parce que sa propre existence ne lui semblait pas en valoir la peine, que pour ne pas consentir au rôle de secrétaire du grand homme, son ami. Il parle d'ailleurs de Gide avec une admiration très affectueuse ; il attache en particulier le plus grand prix aux conseils de celui-ci, qui est pour ses amis un critique remarquable. Aucun des livres de Schlumberger ne lui a paru bon, entre autres *Stéphane*, dont il prétendait qu'aucun lecteur ne serait retenu par une telle histoire.

Nous achevons de dîner lorsqu'arrive le Neptune Bérard à la barbe blonde, accompagné d'une troupe exaspérante, où Sylvia Bataille et Lacan. « *Dire*, gémit Schlumberger, *dire que ce grand artiste se laisse abîmer par de pareilles fripouilles...* » Je prends la défense de Lacan.

*

Dimanche 5 [octobre 1941].

Très vite las de ce pays ; non de la Provence, ni de la mer, mais de Marseille, où je ne ferai jamais de bon travail. Rêves de départ pour l'Algérie, fût-ce dans le hasard le plus complet.

Dicté les premiers chapitres de la *Fugue*, puisque les trois anciens exemplaires sont dispersés et inaccessibles ; je m'aperçois à quel point ces pages sont mal écrites, sinon pas écrites du tout. Un tel abandon de la plume, est-ce vraiment le naturel ? Ballard me reprochait l'autre jour de mettre des manchettes pour écrire ; ce n'est pas le cas ici.

Vendredi 10.

Voilà cinquante ans Rimbaud, retour d'Abyssinie, débarquait à Marseille — ce qui nous vaut cette surprise : son portrait à la première page de *Paris-Soir*.

Louis Piérard, député belge et mauvais littérateur, vient aux *Cahiers* pour organiser une manifestation en l'honneur de Rimbaud, qui s'en serait fichu de la belle façon.

Lanza del Vasto, plus que jamais manche à balai au bout sculpté, dans un tricot blanc que serre une ceinture.

*

Dimanche 12 octobre.

Paris-Soir nous a trompés. C'est en mai 91 que Rimbaud arrive à Marseille, en juillet que, retour des Ardennes où il n'a pu tenir en place et redescendant vers Marseille avec l'espoir de s'embarquer à nouveau, il entre à la Conception.

Lettre à sa mère : « *Si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de*

séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement et en m'occupant d'une façon intelligente à quelques travaux intéressants. Vivre tout le temps au même lieu, je trouverai toujours cela très malheureux. » (15 janvier 1885).

15 octobre.

Vie de Rimbaud de J.-M. Carré, que je croyais connaître et ne connaissais pas, la meilleure des nombreuses études déjà lues sur Rimbaud, et d'apparence très honnête. On y trouve la photo de Rimbaud que Thomas me montrait à Paris chez Madame Van Rysselberghe et qui avait été donnée à celle-ci par Isabelle Rimbaud.

Tapé ces jours-ci l'« Histoire de Pénélope » et *L'Art de la Fugue* (que je dicte en partie à Hélène). Hier soir, le chapitre sur la religion, que je ne sais si je maintiendrai car comment le laisser lire à certains sans de grandes tristesses ?

Hélène Toursky, onduleuse comme une chatte, et très consciente de son charme. Dîné hier avec elle. Elle ne peut pas comprendre que j'aime la solitude. Elle dit (mais sans trop de reproches) : « *Vous avez bien une tête d'intellectuel ; mais pas l'allure. Il y a dans votre façon de vous habiller une sorte de laisser-aller sportif...* » Elle me demande : « *Êtes-vous critique ou poète ?* » Car il n'existe pour elle que ces deux catégories. Et en fait, elle a raison.

*

Mardi 21.

Cet après-midi à la bibliothèque de la Chambre du Commerce pour consulter le *Journal de voyage* de Jules Borelli, l'explorateur marseillais qui fit route quelque temps avec Rimbaud ; mais il y a peu d'indications touchant celui-ci, sinon celles que reproduit déjà Carré dans son étude.

Valéry disait que Mallarmé avait connu à Londres un Anglais qui avait fréquenté Verlaine et Rimbaud, lesquels lui avaient appris certains mots français peu orthodoxes. C'est à ce propos qu'il nous a lu la scène de la leçon de français dans Shakespeare.

Schlumberger retour de Paris. Il m'en rapporte *La Mort de Sparte*, l'édition d'*Heureux qui comme Ulysse...* dans le tirage des *Cahiers de la*

Quinzaine, sur magnifique papier. Au moment où je le quitte, il me dit : « *J'ai bien envie de vous donner encore ceci...* » C'est un petit volume sans nom d'auteur ni d'éditeur, qui se place entre les deux dialogues, et a trait à la mort de sa femme. Herbart lui écrit pour lui demander si je ne pourrais pas le faire entrer au Service du ravitaillement ; je l'y imagine très mal.

Marcel Sauvage, qui arrive de Tunis, me vante plus qu'il n'est besoin les charmes de la ville. Il me demande de collaborer à *L'Afrique littéraire* dont il prend la direction à la suite de Guibert qui part pour Alger.

Vendredi 24.

Brusquement, un froid intense. Il a fallu ressortir les vêtements d'hiver, le manteau, les gants. N'aurons-nous pas mieux profité de l'automne ? L'an dernier, pourtant... Et je songe aux automnes de Sologne, au dernier surtout, celui de 38, avec les quelques heures de soleil employées au jardin, d'où je rentrais aux premières ombres pour lire les *Affinités* et continuer *L'Art de la Fugue* ; dans ces pages que j'achève ces jours-ci de taper s'est réfugiée pour moi toute la douceur de ces temps de loisir, le parfum du jardin, la lassitude du corps, le spectacle magnifique du soleil couchant sur la prairie... Hélène Rytmann me disait : « *C'est la première fois que je n'ai pas le sentiment qu'il faut avoir crevé de faim pour faire quelque chose de bien...* »

Bonne fille, qui me donne courage (j'en ai besoin). Elle trouve que je marche bien ; et il est nécessaire que je le croie pour ne pas désespérer. Elle me pousse à partir pour Tunis : je voudrais y être déjà. Ma vie ici m'agace, morne, astreinte à des obligations où je déploie un sérieux assez comique, si ceux qui me connaissent à peu près pouvaient me voir. La comédie continue, et j'espère bien n'être jamais sérieux.

*

Le petit livre de Schlumberger consacré à sa femme. Plus pudique que jamais, avec de rares éclairs illuminant une chair véritable ; et plus que jamais cet art de laisser entendre sans dire, cette expression à la seconde puissance. J'y prends l'épigraphe de mon étude future : « *Ils font semblant de ne pas comprendre. Que prétend-il obtenir, cet imprudent qui pose des questions obliques ?* »

Dimanche 26 octobre.

*

Si je n'avais travaillé toute cette journée, le brusque assaut de l'hiver — quand, voilà trois semaines, je vivais nu à Porquerolles — m'aurait

plongé dans la mélancolie. Hiver à venir, morne hiver, sans feux de bois, sans les promenades en forêt, sans les charmants tourments, les chères ruses de l'amour, sans le solide appui de l'amitié... C'est maintenant que je me sens en exil ; et ne pouvant, il est trop tôt encore, aller me terrer pour l'hiver dans la maison qui ne demanderait qu'à m'accueillir, plus que jamais, ce soir, c'est de l'Afrique que je rêve.

Vendredi 31.

*

Gide envoie quelques pages pour le numéro suisse ; pages rapides, insuffisantes, bonnes seulement à la fin, quand il se laisse aller aux souvenirs. Mais ce sont ces souvenirs même qu'on voulait, et qui ne viennent pas — réservés sans doute pour la suite du *Grain*.

Jour de Toussaint.

Allauch. Une heure au sommet de la colline, assis sous le soleil au pied de la chapelle. « *Encore un instant de bonheur...* » Puis je prends la route des Trois-Lucs et frappe à la porte de Daumal. C'est l'interminable Lanza del Vasto qui vient ouvrir, cette fois presque correctement vêtu, et chaussé de souliers, ô miracle ! J'aime cette compagnie intelligente et simple, dans laquelle, d'emblée, on est à l'aise, et libre de ne rien dire. Daumal m'accompagne assez loin sur la route, jusqu'au carrefour d'Enco de Botte, me parlant de la vie des glaciers qui lui apparaissent comme des monstres humains. Il projette de continuer *Le Mont analogue*.

Dimanche 2 novembre.

Matinée au grenier, réunissant les matériaux des *Remarques sur l'œuvre de Jean Schlumberger*. Je lis les pages admirables où Vauvengues fait l'éloge funèbre de Seytres. On comprend que Schlumberger ait fait se rencontrer les deux amis dans un de ses *Dialogues des ombres*. Continué, l'après-midi, la lecture des notes sur l'« *Esprit humain* » ; aussitôt après, les *Cahiers* de Montesquieu. Celui-là a une tout autre allure.

Mercredi 5.

En panne pendant plus d'une heure à l'Estaque ; la voiture refuse de partir, même poussée à bras, dans un vent de nouveau infernal. Une de ces journées où je détesterais Marseille, n'était le calme du grenier, où je m'installe peu à peu. Le menuisier a posé les rayons pour les livres.

*

Dimanche 9 novembre.

Ce que Marcou Ballard reproche à la *Fugue* — de faire languir le lecteur impatient ; mais quoi, quand les deux auront couché ensemble ? Elle ne pardonne pas au récit de se dérouler autrement qu'elle n'avait prévu. Je crois qu'il faut laisser un peu plus de liberté à l'auteur, lui accorder plus de confiance. Et que ce ne soit encore qu'un jeu, c'est ce que je ne puis admettre ; ou bien c'est que je joue sans cesse. Ne pas attacher trop d'importance au jugement de tel ou tel, quand j'ignore moi-même où je vais et ce que j'ai voulu. Je lisais ce matin à ce propos dans Vauvenargues (« *Conseils à un jeune homme* ») d'excellents préceptes.

Par contre, dans la longue lettre qu'il m'écrivit pour parler des *Morceaux choisis*, je dois donner raison à Schlumberger. J'en ferai sauter le « *Cydias* » et « *Pénélope* ». (Mais pour cette dernière histoire, ils croient tous que j'aurais pu la mener autrement, alors que je n'ai fait que la transcrire sans rien ajouter à la réalité, sans chercher en rien, sinon par la transposition des noms, à faire une « *œuvre d'art* ». Je la retire du recueil, et verrai plus tard à la resserrer, comme le voudrait Sch., qui pense que je l'étre. Qu'en dirait Pénélope ? Et où est-elle ?)

*

Ces qualités qu'on m'accorde, et qu'on accorde à mon style : la grâce, la légèreté, le charme, ce sont surtout celles-là que je voudrais perdre, parce qu'elles deviennent les plus agaçantes pour finir. Je voudrais, pour la pensée, plutôt que l'élégance, la solidité. Je m'y suis appliqué, l'an dernier, dans le *Péguy*, et voudrais m'en rendre maître davantage encore dans l'étude sur Schlumberger. Celui-ci a raison (je le sais depuis des années), le grand secret est de s'arrêter à temps.

Excellente conférence de Montherlant dans *Le Solstice de Juin*, où ceci me touche particulièrement et me réconforte : « ... *On dirait quelquefois que la société mesure la valeur d'un homme à la somme de ses soucis, et que les hommes se chargent délibérément de soucis, pour se faire bien voir, comme les crapules donnent aux œuvres de bienfaisance pour se faire pardonner. Ainsi on en attaque certains de ne souffrir pas assez, quand on ferait mieux de les louer des raisons, tant de l'intelligence que du caractère, pour lesquelles ils ne souffrent pas davantage. Et les hommes de la liberté d'esprit peuvent bien avoir eux aussi leurs souffrances : ou elles n'apparaissent pas, ou elles sont contestées.* » (« La paix dans la guerre », p. 120).

Je connaissais mal Montherlant ; je n'ai même pas cité son nom dans les « *auteurs de nos jours* » ; faute à réparer. Quel dommage qu'un

homme qui rassemble en lui tant de raisons de grandeur réduise tout à néant par sa conscience excessive de ces grandeurs ; qu'il lui faille tant parler, comme Suarès, alors qu'il affirme préférer le silence, et tant proclamer ses réserves. Mais quel beau style !

*

Vendredi.

Hier, une accumulation de petits ennuis si continue qu'elle finissait par être comique.

Arrivé aux *Cahiers*, scène de Ballard qui a accusé R. d'avoir emporté le Steinbeck, alors que c'est moi qui l'avais pris. Enfin, la Radio nationale m'envoie pour le *Péguy* un mandat inférieur de cent francs à la somme promise, d'où nécessité d'une nouvelle réclamation. Sale journée, ce 13 novembre.

Cet art de relancer les gens sans arrêt, sans répit, que Ballard possède à merveille, et de les importuner au point qu'ils accordent ce qu'on attend d'eux, je m'en sens absolument dépourvu, et m'en félicite, mais non sans me rendre compte de son utilité.

*

Scènes de la petite vie littéraire : un compte rendu de *Poésie 41* [par *Jean José Marchand*] esquinte le bouquin de vers de Thomas. Si Thomas, au lieu de publier à *La NRF*, avait publié à *Poésie 41*, il aurait du génie ; faute de quoi, il ne fait que pasticher Rimbaud.

Autre : une lettre de Schapira m'apprend que *Fontaine* souhaiterait publier autre chose que « *Scène de l'impossible idylle* », dont le ton ne lui paraît pas assez net, ni la forme assez précise. Je relis avec amusement la lettre où Max-Pol Fouchet faisait de vives louanges de ce même texte en assurant qu'il allait paraître dans un numéro prochain. Scène de l'impossible vie littéraire. Aussi bien, je m'en fous.

Samedi 15 novembre.

D'abord poussé par mon travail sur Schlumberger, puis par le simple plaisir, je lis les *Lettres* de Racine à son fils, dont quelques-unes se trouvaient dans le recueil que j'ai donné à Gide, à Cabris. Je suis touché de voir Racine prendre des soins si précis de son garçon, jusqu'aux questions de linge et de chapeaux.

« *Au nom de Dieu, faites un peu plus de réflexion sur votre conduite, et défiez-vous sur toutes choses d'une certaine fantaisie qui vous porte toujours à satisfaire votre propre volonté au hasard de tout ce qui en peut arriver...* » (Il y a quelque chose d'analogue dans une lettre de

Fénelon au duc de Bourgogne.)

*

Mercredi 19.

Tous ces jours-ci, où je voudrais ne m'occuper que de Schlumberger, c'est à peine si je peux y consacrer une heure de loisir, accaparé par ce stupide mouvement du travail municipal auquel j'ai hâte d'échapper.

Panne à l'Estaque. Une heure de rage, en voyant approcher le moment de l'audition consacrée à Thomas à la radio, et que je ne pourrai pas écouter. Pour me consoler, j'essayais de trouver là un bon remède à ma vanité, car Gros devait parler de moi, et ça fait toujours plaisir... Finalement, je prends un tram et arrive à temps. Mieux eût valu ne rien entendre, c'était à faire pleurer ; et cette pitoyable récitation de quelques poèmes que j'aime (non pourtant ceux que j'aurais choisis). D'ailleurs, ma vanité a été blessée de toute manière, on avait fait sauter mon nom.

Service inutile. Pas de livre plus propre à me faire haïr Montherlant, que je viens de tant admirer dans le *Solstice*. Insupportable fatuité de l'avant-propos. Parler de ses blessures, de son travail, des manuscrits qu'on amoncelle — pourquoi tant de précautions, alors qu'on méprise tout le monde ?

*

Samedi 22 novembre.

Chaque après-midi, dans ces journées surchargées, je monte passer une heure au grenier, où je m'isole splendidement, lisant les lettres de Racine, écrivant dans ce cahier, fumant une cigarette. C'est l'heure où le jour sombre rapidement dans la nuit, laissant pour seules épaves les bruits de la ville. J'aime ces moments, cette halte parfaite et libre. Jamais ma solitude ne m'a paru aussi précieuse.

Lundi 24 novembre.

Rectification au jugement porté sur *Service inutile* : de très belles pages (« *Pour le chant profond* », « *La prudence ou les morts perdues* », la troisième partie de « *L'âme et son ombre* ») font d'autant plus déplorer les pages insupportables de l'avant-propos. Excellent, Montherlant, quand il ne se donne pas en exemple ; mais il y éprouve quelque peine, au point de se citer souvent en annonçant : quelqu'un que je connais bien...

*

Je relève, dans « *L'âme et son ombre* », ces quelques lignes qui le feraient mal voir de ses amis de l'autre zone, et que d'ailleurs il désavoue-

rait sans doute : « *Il vaut mieux se tuer à la peine, pour rendre heureuse sa femme et honnêtes ses enfants, que se faire tuer pour quelque mythe absurde, construit de toutes pièces par la malice d'un ambitieux ou la rêverie d'un exalté.* »

*

Schlumberger m'envoie son *Césaire* qui manquait à ma collection. Assez bien travaillé ces temps derniers aux *Remarques*, sans idée de ce qu'elles valent, ni de ce qu'elles apporteront aux gens que je voudrais transformer en lecteurs de cette œuvre.

Mardi 25 novembre.

Dîné avec Breitbach, qui vient m'apporter *Un homme heureux*. Il est souvent amusant, mais me fatigue vite. Aussi bien, nous nous quittons très tôt pour aller travailler chacun de notre côté.

Il prétend que le fils de Schlumberger avait une telle haine de son père qu'on a dû l'envoyer à Vienne pour s'y faire soigner. « *Un père qui ne dit rien mais qui juge...* » Les enfants n'avaient pas le droit de rire. J'étais gêné par la lecture du petit livre consacré à la mort de sa femme, de voir porter jusque-là le souci d'écrire ; mais c'est bien pire s'il est vrai que les deux époux ne se supportaient plus.

Vendredi 28.

Quelques instants hier avec Audisio qui apporte des nouvelles de Paris, où l'automne a été magnifique.

*

Dimanche 30 novembre.

Breitbach m'envoie *Die Judenbuche* [d'*Annette von Droste-Hülshof*] qu'il voudrait me voir traduire. Le petit livre arrive à point, je viens de terminer la lecture d'*Effi Briest*.

Cet après-midi, j'avais à goûter les Neumann et Ém[ilienne] M[ilani]. Dans le plaisir que je trouve à ces réunions d'amis, il entre une petite part de vanité, mais aussi un sentiment plus pur : le désir de faire plaisir. Déjà, enfant, j'étais enchanté chaque fois qu'il y avait « *du monde* » à la maison. Avec, au plein cœur de la réunion, le désir soudain d'être seul.

*

Lundi 8 décembre.

Les États-Unis et le Japon entrent dans la danse. Déjà, des bombes sont tombées sur Honolulu, aussi déplacées que la pluie au paradis terrestre. Et pourtant je lisais ce matin dans le *Paris-France* de Gertrude Stein : « *Il est possible que l'Amérique ne sache pas que la terre est*

ronde parce qu'elle n'est pas menacée par la guerre. Il est certain que les Américains ont eu un bon nombre de guerres, mais ils n'ont pas eu de menace de guerre. Les guerres et des menaces de guerre sont choses différentes.»

Et pendant que le monde entier se déchire, et alors qu'on ne sait quelle victoire serait pour nous la plus souhaitable, je lis *La Chartreuse de Parme* et écris des remarques sur l'œuvre de Schlumberger... Pour m'excuser envers moi-même, je me cite les paroles de Goethe à Eckermann, à la nouvelle de la révolution de 1830 à Paris ; paroles que, sans doute, les Allemands d'aujourd'hui lui pardonnent mal. Et quoi ? En faisant ce vers quoi ma nature me porte, n'est-ce pas le mieux que je puisse faire — ô sophisme !

*

Jeudi 11 décembre.

Grosses difficultés dans les *Remarques* ; hier, j'y étais embourbé. Cela vient en partie de ce que chaque roman appelle aussitôt tous les autres ; mais aussi de ce que je garde de chacun un souvenir confus, alors même que je l'ai relu voilà à peine quelques mois. Ainsi pour *Le Camarade infidèle*, relu à Souvigny en septembre, et *L'Inquiète Paternité*, dont la lecture remonte moins loin encore ; ce qui m'oblige à tout recommencer à mesure que j'aborde chacun de ces livres. Déjà, je ne sais plus très bien ce qu'il y a dans *Le Lion devenu vieux* et dans *Stéphane*, et j'ai dû passer une semaine à revoir *Saint-Saturnin* en prenant des notes. Cela est assez caractéristique de cette œuvre : on admire beaucoup sur le moment, on découvre à chaque pas des beautés de détail, puis on oublie ou ne garde qu'une impression confuse. De là qu'il est si difficile d'en parler. Le souvenir s'y refuse : il faut toujours avoir les livres sous la main. Je pourrais dire à peu près tout ce qui se passe dans *Les Faux-Monnayeurs*, dans *Du côté de chez Swann*, dans *Lamiel*, sans doute même dans *Le Député d'Arcis* ; je ne pourrais déjà plus raconter l'histoire de *Stéphane*, qu'il me faut reprendre comme un livre neuf.

*

Vendredi 12.

Je ne veux me laisser distraire par rien, repousse à quelques jours la note sur le *Paris-France* de Gertrude Stein et celle sur le livre de Grenier ; jusqu'à ce qu'au moins j'aie franchi le cap redoutable de *Saint-Saturnin*. Si je laissais traîner plus longtemps ce travail, je finirais par m'en dégoûter, j'en garderais rancune à l'œuvre et peut-être à l'auteur lui-même, parce qu'alors j'aurais donné raison à Breitbach quand il préten-

dait qu'on ne pouvait à la fois parler des livres de Schlumberger et rester son ami. « *Au lieu de livres*, écrit Giraudoux, dans sa préface à *Littérature*, et parlant des études consacrées par lui à quelques auteurs, *au lieu de livres, je me donnais Racine lui-même, Laclos, La Fontaine, Ronsard eux-mêmes...* » J'aurais grand peur qu'il n'en aille tout autrement ici.

Quand un auteur commence à m'encombrer, j'écris une étude sur son œuvre. C'est ma façon de me débarrasser de lui ; ainsi, ceux auxquels je tiens par-dessus tout, mieux vaudrait ne pas risquer de les assassiner. « *Je me souviens d'assassiner dans la mémoire...* », dit Jouve.

Il y a un mois que j'ai commencé des *Remarques* ; je comptais les terminer à Noël, mais elles m'entraîneront plus loin, à cause de l'obligation que j'ai déjà dite de relire à chaque fois l'œuvre que j'aborde.

Dimanche 14 décembre.

Profond dégoût de ce service du ravitaillement qui me prive maintenant des matinées du dimanche et m'a fait manquer hier, pour une réunion grotesque, la causerie de Jean Grenier que je me réjouissais d'entendre. J'avais vu Grenier l'après-midi chez les Ballard ; je souhaiterais le connaître davantage ; sa gentillesse profondément intelligente fait qu'on aimerait l'avoir pour ami. Déjà, son livre m'avait donné pour lui de la sympathie ; mais c'était retourner le fer dans la plaie que de me vanter le charme des pays sud-tunisiens.

Voici quels sont mes projets. Comme je n'aurai pas avant plusieurs semaines le visa pour aborder la Tunisie, comme je suis las du travail municipal et que j'ai besoin de temps pour achever les *Remarques* et traduire la *Judenbuche*, je voudrais aller me cloîtrer pour un mois (janvier) dans un des villages en éperon sur le Var, Carros ou Le Broc, qui m'ont tellement séduit en juin quand je suis monté de Vence pour voir Blanche Charleux, ou plutôt pour ne pas la voir. J'ai soif de grand air, quitte à supporter un froid assez rude, et d'organiser uniquement mes journées pour le travail. J'ai quand même mieux à faire que de perdre mon temps dans une tâche imbécile.

*

Vendredi 19.

Histoire mystérieuse et empoisonnante des mille feuilles disparues ; qui me pousse à donner ma démission dès aujourd'hui.

Samedi 20.

Perdu une heure à déposer une plainte au commissariat. Pour n'avoir pas à raconter cette histoire à nouveau, je rédige un mémoire que je tape

à plusieurs exemplaires. On me conseille de ne pas remettre immédiatement ma lettre de démission.

*

Dimanche 21 décembre.

Jeudi soir, dîné avec Breitbart, chez qui je passe ensuite une bonne soirée auprès d'un feu de bois modeste, mais qui fait plaisir par ces temps-ci. Breitbart beaucoup mieux ce soir-là. Il me donne *Moby Dick* et *Kyra Kyralina*. Longue conversation sur le Brésil où habite l'une de ses sœurs.

*

Les journaux marseillais publient cette information où me sont donnés des titres fantaisistes :

1000 feuillets de tickets de pain disparaissent

M. Jean Lambert, chef de section au ravitaillement général, a porté plainte pour vol, dans l'escalier, 51 rue Grignan, de 1000 feuilles de tickets de pain. La Sûreté enquête.

Lundi 22.

J'ai donné ma démission. Cérémonie très digne, au cours de laquelle Ch. m'assure qu'il ne permettra pas qu'on interprète ce geste en mauvaise part. Vif sentiment de libération. C'est maintenant l'affaire de la providence de transformer cette sottise en incident favorable.

*

Mardi 23 décembre.

J'ai retenu ma place dans le premier train de Nice du 1^{er} janvier. Je me réjouis de passer seul cette journée, si ennuyeuse en compagnie. En payant le billet, je donne, sans le remarquer, une pièce tunisienne, que l'employé refuse. Vienne le jour où on l'acceptera... J'y vois un présage heureux, de même qu'à mon arrivée, l'autre dimanche, dans une salle d'école dont une magnifique vue de Tunis ornaît le mur.

Mercredi 24.

Rien de ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant ne m'a donné autant de peine que les *Remarques* ; parce que je n'y suis pas libre, l'œuvre est là qui s'impose et impose à mon travail des règles de composition dont je me rends difficilement maître. Quel soulagement quand j'aurai terminé ; et seulement dépassé le cap *St-Saturnin* !

Il y a dans cette œuvre quelques thèmes conducteurs qu'on retrouve partout ; et pour chacun d'eux il faudrait prendre appui sur l'œuvre entière. De là une longue hésitation touchant la place à donner à chaque

livre. Ce qu'aujourd'hui j'apprécie le plus chez Schlumberger, c'est le petit pot de beurre normand qu'il m'apporte pour Noël et qui est la cause d'une dispute avec Hélène R., qui exige aussitôt que je lui en donne.

*

Jour de Noël.

Temps magnifique, doux et lumineux. Je me lève tard, vais prendre Schlumberger à son hôtel et l'amène au grenier. Il est très curieux de connaître les *Remarques*. Je lui lis les trois premières pages. Je vais le rejoindre dans un instant pour lui lire la suite.

Il me disait cette chose étonnante : « *Ce que j'admire chez vous, c'est à quel point vous êtes maître de la langue : on sent que vous lui faites dire exactement ce que vous voulez... — S'il y a une chose, lui dis-je, que vous pouvez m'envier, ce n'est assurément pas celle-là. — Oui, mais ce qui vous est particulier, c'est la bonne grâce continue avec laquelle vous vous faites entendre.* »

Vendredi 26.

Remarques très efficaces de Schlumberger, en particulier sur l'emploi abusif que je fais de *Stéphane* en le tirant dans le sens du « *mensonge héroïque* ». Je comprends bien maintenant la difficulté que j'y ai rencontrée, l'ennui avec lequel je rendais compte de ce livre, qui pourtant me plaisait : c'est que tout était faussé dans mon exposé, que j'étais obligé d'imposer des contorsions aux faits et aux caractères pour les faire entrer coûte que coûte dans un moule qui n'était pas fait pour eux.

Pourquoi Sch. a-t-il tenu, hier, à me parler de l'entente parfaite, de l'absolue franchise qui règne entre son fils et lui ? Crainte que Breitbach ne m'ait parlé dans le sens contraire ?

*

Dimanche 28.

Déjeuné avec Schlumberger. Ensuite, devant une chartreuse verte (la liqueur de Cabris), longue discussions sur le roman. Il est gêné par ce que j'ai dit au sujet d'*Un homme heureux* ; il essaye d'expliquer la dissimulation par des raisons d'opportunité familiale, comme je l'ai fait d'ailleurs et le ferai pour le personnage de Nicolas. Il reste que son œuvre est une des rares (peut-être la seule) en France où soient posés les rapports familiaux. Question de situation personnelle ; Gide était fils unique, Schlumberger avait cinq frères et sœurs.

Lundi 29 décembre.

Je passe voir Schlumberger à son hôtel pour l'inviter à l'apéritif de fin

d'année de mercredi. Il vient d'achever la lecture de la *Fugue*, s'apprêtait à m'écrire. Très utiles remarques, portant surtout sur l'in vraisemblance du récit, dont je tiendrai compte pour alourdir un peu les personnages et préciser leurs rapports.

*

Mercredi [31 décembre 1941].

Ultime journée de bousculade, où je réussis à faire tout ce qui était prévu et à me réserver trois oasis : avant le déjeuner chez Ém. M., écoutant enfin la *Sonate* avec elle ; puis au moment du café, fumant chez Basso une dernière pipe et lisant le dernier chapitre du *Rescue* [de Conrad] ; enfin maintenant, au grenier, avant de revoir encore une fois Ém. pour lui remettre la clef et de passer un moment avec les Ballard au Cintra. Cinq minuscules bougies donnent au grenier un air de féerie.

Nice, 1^{er} janvier 1942.

En juin, ce parcours de St-Raphaël à Nice, je l'avais fait sous une pluie inexorable. Ce matin, un soleil d'été baignait les rochers, les oliviers et la mer. Les mimosas sont en fleurs, les citronniers en citrons, les orangers en oranges. Le beau pays ! Les grands quartiers de Nice me trouvent toujours aussi indifférent ; mais quelle joie de revoir le petit port parfait, où je cours prendre des renseignements sur les bateaux pour la Corse (départ dimanche soir pour Calvi).

*

Hébergé ici par Baissette ; je déjeune avec Hélène, puis courte promenade, et je rentre pour écrire un mot à Gide que je pense voir samedi, et à Breitbach pour le remercier du bouquin qu'il m'a envoyé. Schlumberger m'a fait porter hier un second exemplaire de *L'Amour, le Prince et la Vérité* avec ces mots : « *Pour qu'il ne me croie pas toujours grave* ». Si je récupère le premier, prêté imprudemment à Louis Ducreux, j'aurai deux amours, deux princes et deux vérités, ce qui ne manquerait pas d'agrément.

2 janvier, Èze.

*

Je passe quelques instants avec Gide, assez en forme et moins loquaceux que n'avait annoncé Schlumberger (mais il aurait eu le temps de se changer pendant que le groom revenait me prévenir). Nous parlons des bouquins que j'emporte (Bible, Melville) et de mon travail là-bas ; de ses *Interviews* à venir et de sa préface au Goethe de la Pléiade. Tout cela fort

rapidement, car je ne veux pas l'arrêter plus que le temps de fumer une cigarette. Un carnet du *Journal* est ouvert sur la table. Il se plaint d'ailleurs que ses articles du *Figaro* l'aient détourné de ce carnet, que le journal l'ait écarté de son *Journal*.

Nous nous quittons avec des vœux de sa part, de la mienne la promesse d'envoyer un mot, des salutations cordiales et un admirable rond de bras de Gide pour me serrer la main.

*

Vendredi 9 [*Piedicroce*].

*

Schlumberger me parlait de l'influence latente de la Bible chez tout écrivain anglo-saxon ; et le hasard fait qu'ayant lu ce matin l'histoire d'Agar et de son fils Ismaël, je trouve ce soir le rappel de cette histoire dans Melville.

Dans *Pierre* également, ceci, à rapprocher de la phrase de Charles Morgan recopiée dans les premières pages de ce cahier : « *Ah ! si l'homme a été fait tout entier dans le ciel, pourquoi nous donne-t-il des aperçus de l'enfer ? Pourquoi, dans le plus noble pilier de marbre qui se dresse sous la voûte universelle, découvrons-nous toujours une veine sinistre ? Nous sommes par nature tout près de Dieu et, bien que le ruisseau puisse venir à être corrompu par les berges qu'il baigne, pourtant au bord de la source, là où se tient l'humanité, le ruisseau proclame infailliblement son origine.* »

*

Samedi 17 [*Stazzona*].

Le Melville, ce n'est pas au début, comme me l'avait annoncé Gide, que j'ai failli le lâcher, mais vers le milieu — au temps des rencontres de Pierre et d'Isabelle. J'ai bien fait de tenir le coup, le chapitre de l'arrivée à la ville est surprenant. La scène du poste de police, en particulier, est absolument digne de Lautréamont.

*

Journées idéales. Je travaille et vis dans une allégresse continuelle, à peine troublée par les difficultés des *Remarques*. J'arrive enfin à ces *Quatre Potiers* qui sont à l'origine du désir d'écrire sur Schlumberger ; je lui en ai parlé l'an dernier, au jour anniversaire de la fondation de la poterie.

Mises à part les douze heures de sommeil, chaque heure a sa tâche, lecture, écriture ou promenade. Exactement : après le petit déjeuner, lecture de la Bible ; puis travail aux *Remarques* jusqu'à l'heure du déjeuner,

pendant lequel je lis le roman de Friedrich Huch, *Pitt und Fox*, que m'a envoyé Breitbart ; puis un chapitre ou deux de *Pierre*. Selon le temps, sortie ou lettres ; thé ; quelques scènes de Shakespeare ; traduction de la *Judenbuche* ; dîner. J'achève la soirée devant la grande cheminée de la cuisine, après avoir passé mes godillots à la graisse de porc.

En somme, l'équivalent de janvier 39 à Souvigny. J'aurai de la peine à me réhabituer au monde.

*

Jeudi 22 janvier.

Une carte de Gide pleine de gentillesse. La gentillesse, voilà vraiment la qualité éminente de ce vieillard dans les rapports humains. J'en avais été frappé plus que jamais l'autre jour à Nice.

*

Mardi [10 février], Ajaccio.

Dans la lettre reçue ce matin, Schlumberger me dit : « *J'ai intérêt à ce que vous soyez de bonne humeur...* » Je crois qu'il est un peu inquiet ; et, tel que je le connais, il hésitera à me rendre un service, de crainte que je me croie obligé de lui être favorable — que je le croie « *intéressé* ».

*

Nice, jeudi 12 février.

Traversée épouvantable. Je pardonne le tangage ; c'est le roulis que je ne peux pas avaler.

*

Journée assez stupide ; pour tout, je dois m'y reprendre à deux fois : pour voir Baissette, pour voir Gide, pour téléphoner à Schlumberger. Je partirai pour Cabris samedi. Quand j'arrive dans la chambre de Gide, je tombe sur Malacki, que je ne réussis vraiment pas à encaisser. Gide est inquiet, il craint qu'on ne saisisse ses livres, qu'on lui interdise de publier. Malacki le rassure par des arguments stupides. Je le revois demain.

Vendredi 13 février.

*

Je vais passer une heure avec Gide. Nouveaux souvenirs sur Calvi tel qu'il l'a connu. À propos de Schlumberger, dont il pense que *L'Inquiète Paternité* aurait dû être le livre le plus révélateur, il dit que la chose qui lui a surtout manqué, ç'a été qu'on l'attaque. Évoquant certaines lignes sur Thucydide, qu'il a recopiées et cherche en vain dans son *Journal*, celles où Schlumberger louait la parfaite liberté de jugement de l'histo-

rien, Gide me cite ce proverbe qu'il a composé pour son ami : « *Les promesses de la chenille n'engagent pas le papillon.* »

« *Il y a eu, dit Gide, dans la vie de Schlumberger toute une période où, en demeurant parfaitement mon ami, il s'est écarté violemment de moi, dans ses lectures, dans ses écrits, considérant que ces choses qu'il ne voulait pas dire étaient de mon domaine et qu'il n'avait pas à les dire... Même ses Potiers, où il s'est cru le plus franc, ont l'air d'une concession à... une mode, à je ne sais quoi ; alors qu'ils sont en fait une concession à lui-même. Avez-vous jamais rencontré personne qui fût scandalisé par ce roman ?* »

Il me pousse à écrire à Amrouche pour Tunis (quels déchirements à venir avec les *Cahiers* !). Je lui dis ma déception en lisant l'article qu'il a envoyé pour le numéro consacré à la Suisse : « *C'est, dit-il, que je ne fais rien de bon sur commande.* »

J'emporte le numéro du *Figaro* où a paru, durant mon absence, son introduction au théâtre de Goethe, et les passages supprimés par la censure. Je lis cela en dînant et en viens à conclure que les grands écrivains tendent à la banalité. Au reste, ce n'est pas particulièrement une introduction au théâtre, mais une suite de considérations sur Goethe, moins approfondies que celles de Du Bos. Je suis un peu déçu par ce qu'a donné Gide ces derniers temps.

Il m'a écrit en Corse pour me parler de la façon de lire Shakespeare (ordre chronologique historique, ordre de composition, pour les drames). Je trouverai sa lettre à Marseille.

Un mot de Schlumberger pour me dire qu'on m'attend à Cabris — où je trouve cette phrase qui est admirablement de lui : me parlant de la patronne d'un café de Grasse où, faute d'attraper un car, je pourrais laisser mes valises, il dit : « *Cinq francs sont opportuns pour la faire aimer rendre service...* »

Cabris, 17 février.

Arrivé samedi dans ce pays enchanté où je découvre enfin le Schlumberger que je pressentais, libre, campagnard, très Nicolas Colombe. Il lit à merveille Claudel — dimanche après-midi en revenant du village et hier, pendant la halte entre Cabris et St-Césaire où nous venions de déjeuner. La neige tombe durant la nuit, mais les journées sont radieuses. Que Marseille sera dur ensuite !

Pierre Viénot : je ne lui trouve pas du tout cette arrogance qu'on m'avait annoncée et qui écarte de lui ceux qui ne peuvent pas la soutenir.

Très amusants souvenirs de Berlin (le mot d'Herriot sur François-Poncet : « *C'est du demi Louis XV* », l'expression qu'emploient les fabricants de meubles du faubourg St-Antoine ; admirable). Je me sens en véritable sympathie avec lui. Schlumberger me raconte son procès et son attitude durant ces mauvaises journées.

Bonnes causeries autour des *Remarques*.

Jeudi 19.

Gide et Schlumberger. Composition et décomposition. Mais insister sur leurs différences paraîtrait les opposer — exalter Schlumberger et dénoncer Gide. Je pense que le lecteur verra de lui-même ce qui les sépare l'un de l'autre.

Roger Leenhardt monte ici avec une voiture de la radio pour interviewer Schlumberger sur *Jalons*, Corneille, et lui demander de répondre à une déclaration de Drieu sur *La N.R.F.*, ce dont il se tire fort bien, et avec beaucoup plus de facilité à improviser que nous n'imaginions.

Leenhardt me propose un travail à Jeune France ; je verrai à mon retour à Marseille.

Visite épuisante à Madame Mayrisch, jusqu'alors cloîtrée dans son bureau, au premier étage de la tour. Quoique affaiblie par la maladie, elle pose des questions à une cadence folle et sans attendre les réponses. On comprend que Gide ait fui par fatigue ; il faut toute la patience de Schlumberger pour que... Et encore, il m'a confessé son exaspération.

*

Vendredi 20, Nice.

Départ de Cabris par une belle matinée en compagnie de Viénot ; nous faisons route ensemble jusqu'à Cannes où, après le déjeuner, j'ai le plaisir de pouvoir lui offrir une chartreuse verte dans le café où, en juin, avec Thomas. Puis il file vers Toulon, moi vers Nice pour voir Roy à la radio.

Visite à Madame Van Rysselberghe pour lui porter des cigarettes que lui envoie Schlumberger. Couchée sur un canapé et drapée dans une couverture, la « petite dame » fait un bel effet. J'aime sa petite tête aux cheveux blancs coupés court et un peu raides ; et surtout, quelle aimable intelligence ! Je ne peux résister au plaisir de lui lire les pages que j'ai en poche (le chapitre V). Elle pense qu'elles passent par le cœur même de Schlumberger, me fait remarquer quelques traits fort justes : qu'il est plus fils que père ; qu'il se passerait assez bien du bonheur, mais que le travail est son seul plaisir, ce qui n'empêche nullement sa « *Bereitwillig-*

keit » envers les autres, qui le fait prendre part à leurs jeux, à leur société, parce que cela se doit. Je l'avais remarqué, et en avais été touché, les soirs où nous lui demandions de lire quelque chose : il était toujours prêt à le faire.

Fait enfin la connaissance de Catherine Gide. Jolie, fort sympathique, un air amusé, et une vive curiosité à savoir qui parlait avec sa grand'mère. Un peu moins André Walter que sur des photos vues à Paris, prises vers ses quinze ans ; surtout, ses longs cheveux la rendent plus fille. Elle suit des cours de déclamation. Drôle d'aventure que d'être la fille de Gide. Et drôle de famille.

*

Dimanche.

J'arrive à Marseille sous la pluie, trouve Ballard aux *Cahiers*, ensuite chez lui. Il est profondément vexé, je crois, en apprenant que je donne les *Remarques* à *Fontaine*, comme si elles avaient jamais été promises aux *Cahiers*. Et puis zut !

Marseille, lundi 23.

Nouvelle journée marseillaise, sans enthousiasme, sauf que j'ai grand plaisir à retrouver Ém[ilienne] M[ilani]. Je déjeune ensuite chez les Neumann et passe à Jeune France pour m'entendre avec Bertelé (dont l'extrême politesse m'agace). Par chance, je rencontre aussi [Roger] Leenhardt et lui dis mon intention de faire un compte rendu de *Colomba* pour la radio.

*

Samedi 28 février.

Breitbach me donne cinq mille francs pour les *Remarques*. Je lui lis d'affilée les cinq premiers chapitres, lecture qui m'ennuie mais ne m'est pas inutile. D'ailleurs, bonne impression.

Je commence à m'habituer à Bertelé, avec lequel j'ai travaillé ces jours-ci, à trouver moins agaçants sa voix, son sourire de vieille femme, sa politesse. C'est un excellent garçon, et supérieur au reste de l'équipe Jeune France.

Jedi 5 mars.

Grande explication avec Ballard retour de Nice. Je le savais profondément ulcéré que j'aie donné mon texte à *Fontaine* ; et d'après ce qu'il me dit, les premiers mots de Gide ont été : « *Alors, vous allez publier l'étude de Lambert dans vos Cahiers...* » (Or Gide sait parfaitement que non, et se payait la tête de Ballard, qui y a été sensible et part de là pour

me faire un long discours.) Il voudrait que les auteurs des *Cahiers* ne donnent rien ailleurs, et commence à comprendre que le seul moyen est de les payer. Ce qui est émouvant chez lui, c'est la naïveté de ses conséquences. Par exemple, il achète — et on imagine ce que ce mot représente pour lui, habitué à ce qu'on lui donne — un papier de Gide, parle de sommaires avec Gide, Valéry, Aragon, oubliant que son principal grief contre les jeunes revues était justement qu'elles affichaient de grands noms ; et surtout, oubliant ses rages contre Aragon. Je suis persuadé que, réellement, il ne s'en souvient pas.

La scène de ce matin serait trop difficile à rapporter. Je le laissais parler et tentais à peine de me « *défendre* ». Ce qui le touche le plus, c'est que je n'aie pas même songé à lui demander son avis (il pense : son autorisation) ; et la vérité est qu'en effet je n'ai pas songé un instant que les *Cahiers* pouvaient être préférés à *Fontaine* : ainsi Napoléon, après le coup d'État de Malet à l'annonce de sa mort — accablé par le fait qu'on n'ait pas songé un instant à son fils.

Dîné hier avec Breitbart et Bertelé dans la vieille ville. On entre dans un petit bar modeste et, après avoir apprivoisé le patron, on monte au premier étage dans une salle toute neuve où, sans tickets, on mange plus de viande qu'en un mois entier ; en particulier un magnifique jambon cru arrosé de Tavel.

*

Lundi 9 mars.

Dîné avec Bertelé, que j'interroge longuement sur la cure psychanalytique qu'il a suivie à Paris durant dix-huit mois. J'arrive mal à prendre au sérieux l'efficacité de ces confessions laïques, ni plus ni moins nobles que les religieuses. Pourtant, il me cite des exemples de guérisons physiques, comme celle de ce garçon de dix-huit ans qui se voyait digérer et avait, par suite, la hantise de la nourriture.

Il confirme ma théorie du rêve, selon laquelle on ne rêve qu'à des objets furtivement effleurés par la pensée durant la veille. Un objet de préoccupation sérieuse dans la journée absorbe toute l'attention qui peut lui revenir et cesse d'être une matière pour le rêve. De là qu'un amoureux s'étonne de rêver si rarement à sa bien-aimée.

Achévé de lire les *Cahiers* de Montesquieu, en train depuis bientôt un an.

Mercredi 11.

J'achève de faire la notice sur Thomas pour l'anthologie, non sans

peine. Faire tenir en vingt lignes un jugement qui s'échelonne sur de si longues années... Et d'ailleurs, j'ai beaucoup de peine à le juger.

Longue lettre de Schlumberger sur les chapitres VI et VII. Il se défend pied à pied, mais recopie, pour me faire plaisir, une lettre où la Petite Dame lui parle de la lecture que je lui ai faite.

*

À Schlumberger : « *Merci pour vos remarques attentives. J'ai toujours pensé que le chapitre Saint-Saturnin était le plus faible (et du moins je le souhaite, voyant tout ce qu'il faut y reprendre). Dirai-je que vous êtes un peu responsable des confusions qu'entraînent vos livres ? Plus d'une fois j'ai été sur le point d'écrire : "Mais le drame est ailleurs"... Et chaque fois je supprimais cette petite phrase, car il aurait semblé que le drame fût toujours ailleurs. Sous une apparente simplicité, votre œuvre est de celles qui demandent le plus au lecteur, et vous voyez que moi-même, qui devrais commencer à me méfier, je commets encore des erreurs capitales. Je regrette surtout que nous n'ayons pas mieux discuté du thème "Sincérité". Que de retouches à venir, même une fois l'étude publiée ! Vous n'y couperez pas d'une relecture dix ou vingt ans après.*

« *Le fragment de lettre de la Petite Dame arrive à temps (et vous le placez fort bien) pour me faire croire qu'il y a quelque chose de valable dans cette étude. Mais je proteste qu'en allant porter votre paquet je ne pensais aucunement à lire un chapitre, que le hasard seul a fait que j'aie ces pages en poche, hasard que d'ailleurs je bénis puisque je lui dois un peu de confiance...* »

Jeudi 12 mars.

Mis — provisoirement — le dernier point à ces satanées *Remarques* commencées voilà exactement quatre mois et que je tenais beaucoup à terminer aujourd'hui.

Oserai-je dire que j'en avais par-dessus la tête, et même un peu plus, et que je n'ai jamais éprouvé un tel soulagement au sortir d'un travail un peu considérable ?

*

Marseille, vendredi 13 mars 42.

J'écrivais, voici deux ou trois mois, et recopie ici parce que mon sentiment n'a pas changé : « *Quand le nombre des gens auxquels, intérieurement, on applique l'épithète de "cons" vient à prendre des proportions excessives, c'est le signe que le séjour parmi eux doit être rompu ; faute de quoi leur existence finirait par empoisonner le charme du séjour et, ce*

qui est pire, le souvenir qu'on en conservera. Ainsi pour Berlin, vers juin 1938 ; et ainsi pour Marseille ces derniers temps. »

*

Les *Remarques* ont exactement la même longueur que la *Fugue*. Ballard, à qui je les passe pour qu'il les lise (je ne pouvais pas faire moins), m'assure qu'il a maintenant le papier, l'imprimeur, l'argent — qu'il ne lui manque rien d'autre que des manuscrits intéressants (cela dit en frappant sur le mien). Quelle habileté à se retourner ! Mais il cache si mal son jeu qu'on lui pardonne comme à un enfant.

Lundi 16.

*

Dans *Le Figaro* de samedi, article de Gide sur Mallarmé (centenaire de sa naissance). Il m'en avait parlé et m'avait lu le fragment de Scève qu'il cite.

*

Je vois assez souvent Simone Weil ces temps-ci et lis d'elle plusieurs excellents travaux. La semaine dernière, chez elle, quelques poèmes un peu trop « *Renaissants* », mais non sans beauté. Je trouve son nom dans *Les Fleurs de Tarbes*.

Dimanche 22 mars.

Causerie excellente d'[*Alexandre*] Toursky sur les poètes des *Cahiers*. Pour une fois, ce n'était pas terriblement départemental. Il a fort bien lu les poèmes ; les deux jeunes femmes qui le secondaient, moins bien ; mais la plus jeune jouait très joliment de son air d'innocence. J'avais une grande prévention, ayant assisté à la répétition ; mais j'ai été enchanté.

Dîné avant la séance avec Bertelé, qui me donne un choix de poèmes d'Éluard. C'est étonnant à quel point je suis resté fermé au surréalisme : je viens à lui à reculons, c'est-à-dire à partir des œuvres poétiques actuelles que je suis amené à lire pour l'anthologie. Pourtant, depuis le jour que j'ai entendu Breton nous lire son long poème, j'étais curieux d'en savoir davantage ; et je m'aventure aujourd'hui dans la découverte de ce monde comme dans l'univers du Parnasse ou des Renaissants.

*

Mardi 31 mars.

Je reprends le *Contre-Ordre* d'Herbart pour lire les pages sur Calvi ; excellente description d'un village sur le Golo, du côté de Ponte-Leccia : Francardo, où je suis passé en descendant vers Corte. Le livre est dédié à

Élisabeth ; les notes sur la Russie, à la Petite Dame. Quel bon gendre, quel gentil époux, cet adversaire irréductible de la famille !

*

Samedi 4.

Dans une lettre reçue ce matin, Schlumberger me dit que j'aurais fait un parfait abbé de cour ; ce qui me vexe un peu, car c'est insister sur une habileté qui m'agace et dont je répugne à faire usage, au point que je souhaiterais plutôt quelque maladresse ; mais il faudrait pour cela moins réfléchir. (Au fait, il ne m'aurait pas déplu d'être un « *monsignore* » à la cour de Rome, à la belle époque.)

*

Mardi 7 avril.

Toursky me parle de Pierre Emmanuel, qu'il a vu à Pâques chez Seghers. C'est un grand garçon amusé qui ne ressemble en rien au prophète déchaîné que nous montrent les critiques (sauf qu'il écume et tressaille quand il lit ses poèmes).

Je relis le *Grain* et admire à chaque pas l'écriture ; je n'avais pas souvenir que ce fût si excellent, avec cette bonhomie retenue et simple qui contraste tant avec le style des *Caves* par exemple. L'histoire de la famille Bavretel, devenue celle de la famille Vedel dans *Les Faux-Monnayeurs*, qui est aussi un livre de souvenirs ; et Gide se demande si le romancier n'est pas plus franc que le mémorialiste.

*

Mercredi 8 avril.

[*André*] Rousseaux, au beau visage aiguisé par les idées, fait preuve ces temps-ci de la plus grande bonne volonté pour prendre intérêt à des œuvres que, visiblement, il vient de découvrir : tel Aragon, et tels Audiberti, Éluard. Mais ses connaissances dans de pareils domaines, toutes fraîches, sont fort limitées, et on lui sait gré surtout de ses bonnes intentions. Le plus gênant chez lui, c'est que le catholique montre le bout du nez pour déplorer, par exemple, l'indifférence absolue de Giono à l'égard de la religion ; je crois que, de plus en plus, son jugement sera limité par ces considérations, qui font qu'il admire tant Péguy et trouve le *Journal* de Gide lamentablement inégal, balancé entre les hautes envolées et les chutes les plus déplorables — comme si ce livre ne tirait pas sa beauté de la relation exacte des moments les plus divers.

Rousseaux est très impressionné par Lanza, venu d>Allauch avec sa mandoline enveloppée dans un manteau arabe. Il l'écoute bouche bée ; il n'a jamais rencontré pareil poète.

*

14 avril.

Ravissement mal dissimulé de Ballard qui montre triomphalement une lettre de Gide (la première qu'il reçoive) et commence la lecture : « *Cher ami Ballard*, me dit-il... » C'était le gros morceau qui manquait à sa collection. Sa joie sera à son comble le jour où Gide aura déjeuné Quai des Belges — et il en sera lui-même ravi — et mis trois mots sur l'album de Marcou.

J'achève de relire le *Grain*. Dans cette édition sont absentes les pages sur Daniel B., les plus crues ; ôtées pour quelles raisons ? Déjà, j'ai souvenir de les avoir vues avec surprise dans les *Œuvres complètes*, ne les ayant pas rencontrées à une première lecture dans l'édition courante.

Les personnages des *Faux-Monnayeurs*, le pasteur, le père du pasteur retiré dans sa chambre et surveillant de là l'école, le professeur de piano : tous personnages connus de Gide et ressuscités tels quels, ou pour ne prêter qu'un geste au héros. Et il n'entre pas moins d'art dans cette résurrection que dans une création pure.

*

17 avril.

Thomas m'annonce son mariage avec Colette Gibert. Cela me paraît presque comique de l'imaginer marié. Ce matin, avec É. M., nous parlions de l'impatience qui doit saisir un être épris de liberté, quand il s'est décidé à s'attacher à une autre vie dont il devient responsable. Je lis maintenant, dans les *Inspirations méditerranéennes* de Grenier : « *Combien d'hommes ont hésité à épouser la femme qu'ils aimaient, à entrer dans le parti qui représentait leurs idées, en craignant de se limiter ! Un engagement effraie. Il semble qu'on ait perdu toute sa liberté, qu'on l'ait aliénée. Cela est trop vrai si l'on s'est décidé en hâte ; mais quand les fruits mûrissent lentement ils n'en sont que plus savoureux. Et même il est probable que, loin de nous emprisonner, un choix nous libère. C'est lorsqu'on est adossé à un obstacle qu'on peut le mieux se mettre à l'œuvre.* »

*

Dimanche 19 avril.

Hier, Laval a pris la tête du gouvernement. Il paraît que la France ne peut se passer de ses vieux parlementaires. Il amène avec lui à l'Éducation nationale ce con de Bonnard. Que tout cela est lamentable !

Lundi 20.

Après avoir lu les trois excellentes nouvelles de Breitbach (*Rot gegen Rot*), je lis *Die Wandlung der Suzanne Dasseldorf*. Le titre est un peu abusif : le personnage principal n'est pas Suzanne mais Peter. Le titre de la traduction française, *Rival et Rivale*, fait mieux apparaître le thème essentiel du roman, la lutte de Suzanne et de Schnath pour avoir Peter. Qui chercherait l'auteur dans son livre devrait rassembler les deux personnages de Louis et de Schnath ; celui-ci me fait penser de plus en plus au pauvre Max, avec le même souci d'être traité en égal par les gens « *bien nés* », et certaines façons de parler identiques. On imagine mal les visages. Mais tout le récit est entraînant. L'épisode de la fuite en canot vers Königswinter soutient inlassablement l'intérêt, et celui du vol à l'hôpital américain. C'est par ailleurs un bon document sur l'occupation des pays rhénans par l'armée américaine, les rapports assez amicaux entre occupants et occupés, ceux-ci par opposition aux Français ; et les indications qu'on y trouve sur les difficultés de ravitaillement et les procédés du marché noir font apparaître une analogie très frappante entre les deux après-guerre.

*

Mercredi.

Style d'Aragon dans le *Traité du Style* : c'est celui de Crevel, avec le même gonflage de la phrase qui laisse l'auteur et le lecteur à bout de souffle ; un humour proche de l'humour anglo-saxon (parfois celui de Melville, un peu lourd, parfois celui de Dickens). Et enfin, et surtout, Lautréamont. Il dit, parlant de Valéry : « ... *ce jeu de miroirs qu'il cache un peu partout dans ses phrases, pour produire des fantômes de profondeur...* » À la fin de la liste des écrivains qu'il méprise, le nom, certes inattendu, de Genevoix !

*

Vendredi.

Vu quelques instants Breitbach, qui arrive de Vichy. Je passe ensuite à Jeune France. Est-ce Michaux que je croise, dans un étrange costume estival ? Je n'arrive pas à le reconnaître. Puis je vais retenir des places à l'Opéra pour *Boris Godounov* que je vais entendre dimanche en compagnie de Breitbach et de Bertelé, après avoir dîné avec eux au grenier.

Samedi 25 avril.

*

C'est bien Michaux que j'ai croisé hier en quittant Jeune France ;

mais si élégant, dans des vêtements si clairs que je ne l'ai reconnu qu'après coup, comme par réflexion. Je ne lui accordais qu'une forme sombre et un peu étriquée depuis les jours de Cabris.

Ainsi, je suis « critique », à en croire André Rousseaux dans *Le Figaro* de ce matin ; et de fait, c'est bien le genre d'activité littéraire qui m'attire le plus. Mais je n'entends pas l'être exclusivement.

Ballard me demande quelques pages des *Remarques* pour le prochain numéro des *Cahiers*, avec l'espoir de griller *Fontaine*. Que ses petites ruses sont réjouissantes !

*

Lundi 27.

Breitbart a lu, à Vichy, les sermons faits par des évêques allemands ces derniers mois ; d'une violence effarante contre le régime. Aucun militaire n'a le droit de s'approcher d'Hitler en armes. Breitbart pense qu'il sera assassiné cette année.

*

Nous avons goûté au grenier. Après *Boris*, Breitbart nous emmène chez lui pour nous offrir ces choses rares : du foie gras, du bon vin, de la fine. Il est trois heures du matin quand nous nous quittons. Ciel intact et lumineux, beau clair de lune sur la petite place à l'obélisque.

Mercredi 29 avril 42.

Le travail de l'*Anthologie* m'aura donné l'occasion de pénétrer dans l'univers du surréalisme, jusqu'alors parfaitement obscur pour moi. À cet effet, j'ai lu ces derniers temps, lis ou lirai : le *Manifeste du Surréalisme* de Breton ; le *Traité du Style* d'Aragon ; *Poésie d'abord* de Guibert ; la *Petite Anthologie du Surréalisme* d'Hugnet ; *De Baudelaire au Surréalisme* de Raymond ; *Pour la Poésie* de Cassou.

Ce qui me frappe, notamment chez Breton, c'est le souci d'exposer le plus clairement possible des spéculations indéterminées par nature, d'imposer les limitations d'un langage très précis aux objets les plus illimités, les plus essentiellement imprécis ; et c'est là qu'apparaît l'apport français du surréalisme, dans cette manière quasi cartésienne d'analyser les éléments découverts (peut-être) par l'Allemagne, de donner une forme à cette matière seulement mise en mouvement et brassée par les seconds romantiques allemands. Ce n'est encore qu'une impression. Il faudrait revoir ce que dit Béguin dans *L'Âme romantique et le rêve*.

*

Breitbart dit : « *Je ne veux pas rencontrer Gide. Il m'ennuie. Je*

n'aime pas que les vieillards se passionnent encore pour des histoires de queues. S'il a quitté Cabris, c'est parce qu'il y a eu un début de scandale avec le fils du jardinier. Il a fallu donner beaucoup d'argent... » Et le vieux m'expliquait que, s'il vivait désormais à Nice plutôt qu'à Cabris, c'était pour n'avoir pas à soutenir la conversation de Mme Mayrisch ! Je comprends aussi pourquoi le jardinier n'a pas pardonné à Gide d'avoir greffé un certain rosier : la rancune paternelle se camouflait en rancune professionnelle.

Achévé de lire les *Marmorklippen* dans la traduction souvent magnifique de Thomas, et *Murder in the Cathedral*. Le livre de Jünger reste très obscur pour qui ne connaît pas un ou deux ouvrages précédents où apparaît déjà le Forestier. Ainsi, l'histoire de ce Fortunio dont il n'est parlé que par allusion ; c'est comme si on lisait seulement un chapitre central de *Wilhelm Meister*.

J'y trouve ceci, qui fait écho à l'une des « remarques » : « *Le voisinage du bon maître fait éclater à notre esprit ce qui est notre volonté profonde et nous rend capables d'être nous-mêmes. Et c'est pourquoi l'image du noble modèle possède en notre cœur une telle vie ; nous pressentons en elle ce dont nous sommes capables.* »

*

Vendredi 1^{er} mai 42.

Je retrouve dans le *Journal* de Gide ces lignes qui font écho à ce que je notais mercredi : « ... *la pensée ne vaut pour moi que lorsqu'elle participe à la vie, qu'elle respire, s'anime, et que l'on sent, à travers les mots et dans leur gonflement, battre un cœur.*

Je me dis, ensuite, qu'il n'y a là qu'une illusion un peu complaisante, qu'il n'y a pas à souhaiter que la pensée soit émue, que je la compromets en l'invitant à participer aux tremblements et aux faiblesses de la chair. Une illusion ? Mais que m'importe, si je la fais partager aux lecteurs.

La pensée abstraite est glacée ; et, de ce qui reste froid, je n'ai jamais rien su faire. Elle se compromet en se tiédissant et s'humanisant, mais prend vie ; c'est seulement alors qu'elle peut devenir active. » (Mars 1935).

Enfin, pour répondre à l'histoire avec le fils du jardinier de Cabris, ceci (employé, il est vrai, dans un autre sens) : « *Je reste beaucoup plus moral que je ne voudrais.* »

Gide et Valéry chez Ballard. Il ne manquait en somme que Claudel (et pourquoi pas Proust et Péguy ?). Il y avait là aussi Léon Pierre-Quint, qui ne me plaît guère. Ballard exultait. Quel magnifique coup double !

*

Samedi 2.

Encore qu'il soit de deux ans l'aîné, Gide se sent petit garçon auprès de Valéry, et l'avoue avec une coquetterie suprême à laquelle il doit une part de sa jeunesse. De fait, dans une société, c'est Valéry qui devient le centre. En outre, Gide ne déteste pas d'insister sur sa maladresse dans la vie, qui lui paraît nécessaire pour compléter la figure du grand homme.

Ce matin, il attendait sur le quai de Nice le train que Valéry devait prendre pour Montpellier ; et comme il explique qu'il a toujours eu besoin de quelqu'un, en voyage, qui se débrouille à sa place, Allégret au Congo, Herbart en U.R.S.S., Ballard ajoute avec sa finesse coutumière : « *Et Lambert à Cabris...* » (Il ajoute pour moi, aussitôt ensuite : « *Je sais qu'il n'y a aucun rapport* ». Alors, pourquoi en parler ?) De même, hier, quand Gide me dit qu'il avait parlé de moi dans la matinée avec quelqu'un qui m'aimait beaucoup, Ballard lance sur un ton innocent : « *Avec Malaquais ?* » Quel gaffeur éternel !

*

Samedi 9 mai.

Alain a menti. Celui qui a pressé son désir contre sa poitrine n'est pas délié d'imaginer.

Déjeuné avec Max-Pol Fouchet, que je ne comptais pas voir à Marseille (j'avais hier une lettre de Roire me précisant enfin les conditions de la publication). Il me parle d'un travail possible à Alger, où Sauvage va fonder un hebdomadaire.

*

Mercredi [13 mai].

Considérations très désabusées de Breitbach sur l'avenir de la France, qu'il voit tomber au rang du Portugal. Il est particulièrement indigné par la façon dont sont traités les ouvriers à la campagne (et il n'a pas tort : quelle saleté dans les diverses fermes que je connais !) et par l'esprit fermé, hargneux, des paysans.

*

La force de Breitbach comme romancier, c'est qu'il part de ce postulat : chacun de mes lecteurs est un âne. Pour moi, je dois me méfier du postulat inverse.

Vendredi 15 mai.

Récital Pablo Casals à l'Opéra. Pendant l'entr'acte, je croise Pierre Herbart, qui tourne parmi les groupes à longs pas nerveux ; mais

l'aborder, c'était m'obliger à revoir Malaquais, dont aucune envie. D'ailleurs, je le rencontrerai en juin à Cabris, où Schlumberger me dit qu'on m'attend. Celui-ci a envoyé à *Fontaine*, pour accompagner mon étude, des pages intitulées « *Fidélité à soi-même* » — et ce titre me rappelle par contraste le proverbe imaginé par Gide : « *Les promesses de la chenille n'engagent pas le papillon* ».

*

Mardi 26 mai.

Dîner en l'honneur des soixante-cinq ans de Schlumberger, qui se trouve à Marseille. Ne pouvant encore lui offrir un exemplaire des *Remarques*, ni même un jeu d'épreuves, je lui envoie des fleurs. La soirée se passe chez Breitbach, où Schlumberger lit le premier acte et la moitié du second acte de sa pièce, *Delphine*. Le premier acte est excellent, réellement drôle — mais pourra-t-il soutenir ce comique jusqu'au bout, sans retomber dans le ton tragique (pire que tragique, triste, dit Breitbach) qui lui est familier ?

Tous deux m'accompagnent jusqu'à la porte des *Cahiers* ; je les quitte et, deux minutes plus tard, trouve sur ma table le paquet d'épreuves envoyées d'Alger par avion ; je rejoins les deux qui montent aux *Cahiers* pour voir sans plus attendre. Je n'aurais pu imaginer une plus belle suite de hasards.

Mercredi.

Ballard revient à la charge pour publier un morceau des *Remarques*, après que nous ayons renoncé à en extraire quelque chose. La visite de Fouchet a achevé de l'affoler et de lui montrer l'avance prise par *Fontaine*. Scène mi-touchante et mi-comique avec Léon-Gabriel Gros, qui n'y peut mais et probablement s'en fiche, n'ayant pas les mêmes raisons que Ballard de s'accrocher à sa revue.

Jeudi.

Quand je passe prendre Schlumberger à son hôtel pour déjeuner, il me saute au cou pour me remercier, tout ému, des *Remarques* qu'il vient de relire en entier. Je sais, par Madame Neumann et par Breitbach, qu'il en est content.

Il ne m'a pas demandé de supprimer la phrase sur les mousses, « *objets particuliers de son inquiétude* », mais je peux bien lui faire ce plaisir.

À propos de la note sur Gide et son *Journal*, il dit : « *Je vous en supplie, n'agitez pas le chiffon rouge ; Gide ne demande qu'à tout publier, et vous n'imaginez pas quels efforts il nous a fallu déployer pour l'en*

dissuader... » J'adoucis un peu la note, de manière à lui ôter son allure de revendication.

Travail fastidieux des corrections d'épreuves ; je connais trop le texte « *par cœur* ».

Samedi.

J'amène goûter au grenier Schlumberger et un de ses neveux qui doit y coucher pendant quelques jours. Leur lis les premières pages de la traduction de la *Judenbuche*. Je voudrais terminer ce travail avant d'aller à Cabris. Je pense qu'il me restera peu de temps ensuite avant mon départ pour Souvigny. Je vais demander le laissez-passer pour les premiers jours de juillet.

Lundi 1^{er} juin.

Quelques instants avec Schlumberger, qui part aujourd'hui. Il me demande de faire parvenir les *Remarques* en zone occupée à Mauriac, Duhamel et Valéry, qui défendent, selon lui, la liberté de l'esprit. Je ne serais pas tellement surpris de le voir entrer à l'Académie. Par orgueil extrême et par fidélité envers Gide et Martin du Gard, il ne fera pas une démarche dans ce sens, mais ne serait sans doute pas fâché qu'on l'y « *pousse* ». C'est aussi le sentiment de son neveu [Éric Boissonnas], qui me dit après avoir lu les épreuves du livre : « *Je ne serais pas étonné qu'il ait des retentissements...* »

*

Mercredi 3.

La revue tunisienne *Quatre Vents* publie, avec une gravure qui m'aurait ravi jadis, quatre fragments détachés de la « *Halte sur le fleuve* » qui datent du temps du lycée. Que cela m'aurait fait plaisir, il y a six ou sept ans... Je lis aujourd'hui avec un peu de mélancolie ces textes de prime jeunesse, me demandant s'il est bon ou non qu'ils n'aient jamais été publiés et s'ils valent encore de l'être. Je crois qu'il est trop tard, ou trop tôt.

*

Lundi 8.

À un an d'intervalle, je lis dans *Dieu* le passage sur les bêtes sauvages que Thomas me lisait à la Messuguière le soir de notre arrivée, tandis que je me changeais après la marche sous la pluie, et avant que Gide, venu nous rejoindre, n'ait commencé à déclamer avec emphase le fameux vers sur la baleine.

Je pense aller passer quelques jours à Cabris avant mon départ de Marseille et, en remontant vers Paris, m'arrêter à Annecy pour y terminer

la traduction de la *Judenbuche*.

*

12 juin.

Je commence à me demander avec un peu d'inquiétude si la censure aura laissé passer les *Remarques*.

*

13 juin.

Schlumberger reçoit le Grand Prix de Littérature de l'Académie.

Un télégramme de Fouchet m'annonce le bouquin pour la fin du mois.

Dimanche 14.

Interviewé sur Schlumberger par ce con de M[aurice] R[icord] de *Marseille-Matin*. Pour classer l'homme : il a écrit une thèse sur Louis Bertrand.

Il me dit : « *Si vous me demandiez quel est le plus grand écrivain français, je vous répondrais évidemment : Louis Bertrand.*

— *Et moi, je ne vous répondrais pas : Jean Schlumberger.*

— *Mais c'est lui qui vous intéresse le plus ?*

— *Non. Il m'a intéressé durant ces derniers mois, et plutôt : occupé exclusivement. Maintenant, je passe à autre chose. »*

*

20 juin, Cabris.

Arrivé ici hier. Le premier humain que je rencontre sur le domaine est le bébé qu'ont adopté les Viénot et qui me ravit par ses jolis traits et sa peau brune et lisse.

Au réveil, ce matin, le temps est splendide, mais s'altère peu à peu jusqu'à la pluie ; j'en profite pour recopier un bon morceau de la traduction. Au déjeuner, la fille de l'historien Glotz, fatigante comme toutes les femmes trop intelligentes.

*

Théâtre de Gide, qui rassemble ses diverses pièces. Je m'aperçois que je n'avais jamais lu la meilleure, *Saül*.

Dimanche 21.

La ronde endiablée des lucioles, hier soir, sur le chemin qui conduit au village. Goûté chez les Herbart. J'ai toujours plaisir à les revoir.

*

C'est maintenant « *cette heure qui est entre le printemps et l'été* ». Schlumberger a lu plusieurs fragments de la *Cantate* (j'y pensais depuis plusieurs jours) ; et, vers onze heures, succédant à cette journée de tem-

pête, la nuit la plus claire, la plus tranquille, la plus douce, annonce le retour de l'été. C'est la nuit même du *Songe*. Enfin délivrées de l'ouragan, les grenouilles emplissent la vallée de leurs clameurs ; les cloches de divers villages se répondent et, dans un ciel peuplé d'étoiles et de lucioles, la lune à son premier quartier.

Mardi.

*

Après le dîner, Schlumberger lit les « *Conseils à un jeune homme* » de Vauvenargues et l'« *Éloge de Seytres* ». Quand l'auteur se dégage des exclamations et du pathos, il trouve des accents pleins d'une émotion tendre.

Commencé à lire *Le Hêtre-aux-Juifs* [d'Annette von Droste-Hülshof] à Schlumberger et à Viénot. Bonne impression. L'histoire est très prenante et l'atmosphère me paraît plus étrange que je n'avais remarqué.

Après le dîner, je monte aux Audides ; différence très sensible de climat avec la Messuguière : l'air y est aussitôt plus léger, on entend chanter les rossignols et protester les grenouilles, les lucioles mêmes y sont plus familières. Je rectifie mes observations de Weimar : ce n'est pas le battement des ailes qui produit l'alternance de leur éclat ; toute la lumière est concentrée dans l'arrière-train, où elle roule par vagues successives ; mais le mystère de cette luminosité demeure entier.

Donc, là-haut, une légèreté plus grande. Je parle sans aucune contrainte et sans arrêt avec Herbart, Élisabeth et Catherine Gide, qui vient d'arriver. J'admire cette belle fille à peu près sans coquetterie, qui se baigne à onze heures du soir et à six heures du matin. Nous parlons de Thomas, des années de Paris. Herbart se rappelle le déjeuner avec Gide et Jean Genevière, où il a vu Thomas pour la première fois et à la suite duquel Thomas m'a parlé des Herbart (sans connaître encore l'existence de Catherine). Celle-ci a souvent le sourire de son père ; et, chose étrange, Herbart l'a aussi : ce sourire en coin qui tend un peu la mâchoire et donne une allure gouailleuse et un peu voyou.

Avant de rentrer à la Messuguière, je déambule dans les rues du village, parmi la ronde extravagante des lucioles qui se cognent aux murs des maisons. La place du Château : celle qu'on voit, par une telle nuit, dans *Contre-Ordre*. La lune éclaire indistinctement les brouillards tièdes de la vallée. Calme absolu. Onze heures sonnent au moment où je passe aux pieds du beffroi, si brutalement que je tressaille.

Mercredi.

Promenade à St-Vallier avec Catherine ; j'étais très heureux qu'elle me téléphone pour demander si je voulais qu'elle m'accompagne, d'autant plus que la route, si je l'avais faite seul, eût été mortellement triste. Pays de roches et de terrasses ruinées, avivées seulement par les genêts, la première lavande et le chèvrefeuille. En arrivant à St-Vallier, nous ôtons nos sandales pour marcher pieds nus sur le goudron tiède et nous tremper les pieds dans les fontaines ; et nous ferons ainsi, pieds nus, le chemin du retour. Temps couvert où déjà l'orage tressaille ; les premiers coups de tonnerre nous accueillent à notre retour aux Audides. Bonheur, alors, de sentir sous les pieds brûlants la fraîcheur du dallage et les tapis épais. Après le goûter, Catherine descend avec moi au village et m'accompagne jusqu'ici.

C. et son père. En manière de défense à l'égard de cet homme dont on lui rebattait les oreilles, elle est restée longtemps sans rien lire de son œuvre. C'était la même chose pour Marc Allégret, qui trouvait là le seul moyen d'échapper à Gide. Il n'y a guère plus d'un an qu'elle a lu les *Nourritures*, les *Caves* — qu'elle préfère de loin aux *Faux-Monnayeurs* —, la *Symphonie*, pour laquelle elle ne marche pas plus que moi, le *Journal*, qu'elle trouve très beau, et le *Grain*, qu'elle trouve très triste. Mais jamais elle n'en parle à son père, et il a fallu que Martin du Gard serve d'interprète pour que Gide connaisse les sentiments de Catherine après sa lecture des *Nourritures*. Il s'en affecte beaucoup, mais sa maladresse rend difficile tout contact vraiment libre.

« Vous n'imaginez pas, dit C., quelle zone de silence existe entre mon père et moi ; lui excellent à ne jamais dire les choses nettement, moi faisant de même, de sorte que nous avons toujours besoin d'un interprète. Ce n'est pas mauvaise volonté de part et d'autre ; mais nous sommes aussi maladroits l'un que l'autre, ou aussi habiles à envelopper notre pensée... »

Elle parle d'Allégret, très séduisant, sûr de lui et diplomate, avec lequel elle a travaillé quelques jours. Les rencontres de tous ces êtres, si l'on y réfléchit un peu, sont effarantes — avec toujours le foyer central, le vieux Gide, auquel ils doivent d'exister.

Jeudi 25 juin.

Je parle avec Schlumberger, au petit déjeuner, de ce que C. m'a dit hier. Il est d'autant plus vivement intéressé que tous se demandent comment C. réagit intérieurement ; et elle est fort secrète sur ce point. Au

moindre mouvement de retrait de sa part, Gide exécute le mouvement contraire et bat lui aussi en retraite ; et elle s'entend presque trop bien à ne pas toucher, à ne pas voir les perches qui lui sont tendues. Et puis Gide lui est toujours apparu comme un personnage un peu comique, avec lequel il est parfois un peu gênant de sortir. De son côté, il est très déçu parce qu'il n'a pas mieux réussi, durant ce dernier hiver à Nice, à rapprocher sa fille de lui et à lui apporter quelque chose ; et nous convenons qu'il vaut mieux en effet que C. n'ait pas pris avec lui des cours de diction, tant il outre tout, transpose tout dans un registre artificiel.

Schlumberger pense aussi que l'indifférence de C. envers l'œuvre de Gide n'est aucunement feinte (c'est la fille la plus naturelle que je connaisse), mais a été le seul moyen pour elle de se préserver et de défendre son domaine propre ; elle semble avoir bien réussi. Ayant vécu dans ce climat surchauffé, surintellectuel, elle aurait pu devenir très agaçante ; or, pas trace en elle d'artifice.

Cannes, 26 juin.

Matinée doucement brumeuse, mais éclatante vers 7 h, au départ de Cabris. Une légère mélancolie d'avoir quitté ce paradis. La plus gracieuse image de ce séjour est celle de C. quand elle s'est mise pieds nus à la fontaine ; je la regardais de dos, j'admirais la minceur de sa taille et ses belles jambes brunes et solides.

*

Nice, samedi 27.

Petit restaurant sur la mer, quai des États-Unis. J'attends C. avec une impatience suspecte, en lisant, pour prendre patience, un mauvais roman policier.

*

C. arrive dans une robe blanche en fil, brodée de couleurs vives (mais le bleu a passé) que sa mère lui a rapportée de Grèce. Elle fait plus « *jeune fille* » qu'à Cabris. Elle sort de l'eau.

Après le déjeuner, promenade à travers le vieux Nice ; nous pénétrons dans le magnifique hôtel délabré dont des statues Renaissance décorent le grand escalier, et où m'avait déjà mené l'amie de Baissette ; nous montons jusqu'au dernier étage, C. ouvre délibérément les portes avec son éternel sourire curieux. Café au Verdun, puis sieste au soleil sur la Promenade. Glaces ; visite aux librairies. Vers 4 h, nous décidons de monter à Cimiez. Les arènes. Le délicieux jardin attenant à la chapelle, où nous cueillons des lavandes. L'an dernier encore, C. était en pension

par ici ; espérant se faire renvoyer, elle faisait le mur, la nuit, pour le seul plaisir d'aller coucher à l'hôtel et de remplir une petite fiche. Martin du Gard était dans le coup.

C'est au retour de Cimiez qu'elle me dit : « *Tout à l'heure, je me baignerai pour vous. Quand vous serez dans le train, mourant de chaleur, vous sentirez une fraîcheur soudaine et vous vous direz : "Catherine se baigne pour moi". Aimez-vous garder longtemps la tête sous l'eau ?* »

En sortant de chez un glacier, je dis à voix assez haute : « *Quel plaisir de passer une journée entière à ne rien faire !* » — et à ce moment précis nous croisons la seule personne qui n'aurait pas dû entendre ces paroles, l'amie de C. qui la fait travailler [*Claude Francis*] et l'a poussée vers le théâtre. Et C. m'apprend alors qu'elle a séché son cours de danse pour venir à Cimiez.

Elle m'accompagne jusqu'à la gare ; quand nous nous quittons, elle me fait promettre — heureuse promesse ! —, si je suis à Paris cet automne, de passer rue Vaneau pour demander son adresse. Je la regarde partir en courant vers la mer.

*

Vendredi 3 juillet [1942], Manosque.

Petite ville assez charmante, un peu moins qu'on ne pensait. J'y viens en prenant de justesse le car de Grenoble, parce que pas assez d'aplomb pour faire à pied les quinze kilomètres jusqu'à Vauvenargues, où j'irai demain par le car. Ces temps-ci, la moindre marche me fatigue.

Aucune envie de rencontrer Giono. Plein soleil. Je monte vers les collines dans le vacarme affolant des cigales. Halte au milieu des oliviers. Les deux clochers sonnent midi. Je déjeune de pain, de pêches et d'abricots pris sur les arbres. D'ici, la plaine plantée d'abricotiers rappelle beaucoup les champs du Roussillon, voilà deux ans, au Serra d'En Vaquer. Tous ces pays de Méditerranée sont frères.

*

Plaisir du resquillage. Je réussis à ne pas payer ma place dans le car qui me ramène à Aix ; je n'applique à cela aucun jugement moral, mais le considère plutôt comme un bien car c'est pour moi plus difficile que de payer honnêtement. Mais comme je ne veux pas avoir de bénéfice, j'emploie aussitôt cet argent à acheter les *Nouvelles Aventures du brave soldat Chveik*, trouvées par hasard en entrant dans une librairie.

*

Lundi 6.

Préparatifs bousculés pour Font-Romeu, où je file demain matin ; j'ai pris le temps cependant d'aller me baigner une dernière fois. Oui, c'est peut-être la dernière : les nouvelles de Souvigny sont de plus en plus inquiétantes, il va falloir que j'y aille coûte que coûte.

Hier, aux *Cahiers*, accueil étonnamment cordial de Ballard. Je n'attendais pas tant. Léon-Gabriel Gros était à Manosque le lendemain de mon passage ; il me parle de Giono en termes qui confirment ce que j'imagine de lui.

*

Une coïncidence amusante fait que la chronique de Schlumberger dans *Le Figaro* d'aujourd'hui est consacrée à Vauvenargues et à Seytres ; et je lui écrivais hier assez longuement à ce propos.

*

Lundi 3 août. [*Souvigny.*]

Thomas m'annonce que le vieux Groethuysen m'attend la semaine prochaine à la NRF pour me proposer une traduction. Enchanté de revoir Paris, où je ne pensais aller qu'après le 15. Je partirai samedi.

Mercredi 5.

Aux premières lectures, j'ai préféré le *Rouge et Noir* à la *Chartreuse* ; c'est le contraire aujourd'hui. Mais je vois se confirmer encore cette vieille remarque (de Gide, je crois) que le dernier livre lu paraît le meilleur.

Les *Remarques* sont à Marseille. É. M., qui me l'annonce, écrit : « *Ce n'est pas sans émotion que j'ai reçu hier un premier envoi de vos bouquins...* » Et, d'une carte de Schlumberger : « *À l'instant m'arrivent trois paquets. Je n'ai pu encore que glisser un œil entre les pages. Tout cela se présente très sympathiquement. Les lecteurs de Fontaine s'accordent à trouver excellent le passage déjà paru. Lettre de Roger M. du G. extrêmement satisfaite...* »

*

(À suivre.)